

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

TROISIÈME PARTIE — CARTOUCHE EN FAMILLE

VIII

RETOUR A PARIS — LA PESTE

—Nous y allons également ; si vous voulez profiter de notre voiture.

Le piéton considéra Cartouche avec l'expression d'une joie reconnaissante.

—Ah ! bien volontiers, monsieur ; vous me rendrez grand service, car en vérité, je n'en peux plus.

—Mais, d'où venez-vous donc ?

—Du côté d'Aix en Provence.

—A pied ?

—Tout du long ; répondit l'inconnu.

Puis, avec un soupir, il ajouta :

—C'est un bien triste voyage.

Cartouche pensa qu'il revenait d'enterrer quelque parent et ne releva point cette observation. Puis il l'invita à monter en voiture.

Avant de prendre place, l'inconnu rangea avec soin son paquet sous la banquette en disant :

—Ceci est précieux et dangereux.

Et il monta.

—Comment donc ? fit Cartouche. Qu'entendez-vous par là ?

—Celui qui s'emparerait de mon paquet, qui l'ouvrirait et y fouillerait, y trouverait la mort.

—Oh, oh ! Qu'est-ce que renferme-t-il donc de si dangereux ?

L'inconnu le regarda dans les yeux, et répondit :

—La peste.

Cartouche et Balagny, sans être poltrons, pouvaient être impressionnés par cette étrange réponse. Parlait-il sérieusement ? On devait le croire à son air sombre.

—Vous n'avez pas la plaisanterie gaie, fit Cartouche.

—Je ne plaisante pas, croyez-moi.

—De quel genre de peste parlez-vous ?

—Mais, de celle dont on meurt actuellement, dans le Midi.

—Ah ça ! fit notre héros, arrêtant son cheval, faites-nous donc le plaisir de descendre au plus vite.

—Bon Dieu ! s'écria l'inconnu, mais si j'étais pestiféré, si j'en avais sur moi le moindre germe, je serais mort il y a longtemps... Voilà un mois que je voyage. N'ayez pas peur. Enfin, si je vous effraye, je vais descendre.

Cartouche et son ami s'interrogèrent du regard.

—Mais non, restez, dit Balagny. Il y a donc la peste dans le Midi ?

—Oui, monsieur, depuis plusieurs mois, et ce qui me confond, c'est qu'on ne s'en doute point dans votre pays. A partir de la Loire, tous ceux qui viennent de Provence sont arrêtés, et font quarantaine... Il y a un cordon

de troupes qui occupe tous les grands chemins. On m'a arrêté, enfermé et obligé après huit jours de lazaret à brûler mes vêtements, qui heureusement n'étaient pas chers, et à acheter ceux que vous me voyez.

—Et votre paquet ?

—C'est une boîte enduite de cire qui renferme quelques



Ce pestiféré n'était plus un être vivant...

papiers de famille, qui n'ont de valeur que pour ceux à qui ils appartiennent et qui me les ont envoyés chercher. Je l'ai dérobé aux recherches. Je compte être bien récompensé de mon périlleux voyage.

—Vous êtes resté longtemps chez les pestiférés ?

—Le temps d'aller et de repartir.

La contagion a déjà dévoré plusieurs grandes villes ; Marseille, où elle a éclaté, puis Toulon, Aix, Avignon. Enfin beaucoup de villages. Elle s'est propagée dans le Gévaudan, l'Auvergne et même le Limousin. On m'a dit que le gouvernement venait d'envoyer, en Poitou, des régiments pour tirer sur la peste, si elle tentait de passer. C'est vraiment par trop bête.

« Ce qu'on entend raconter de Marseille et de Toulon dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer ; car au fléau s'ajoutent tous les crimes. L'assassinat, le vol, le viol ne sont plus réprimés. Le désespoir provoque à des débauches effrénées, la mort sans contrôle invite à l'assassinat. Les galériens, chargés d'enterrer les morts, sont devenus les maîtres des villes. Ces hommes livrés, vêtus d'habits magnifiques, les poches pleines d'or, ont le droit d'entrer partout. Ils enlèvent pièce-meuble avec les morts tout ce qui leur convient. Parfois, pour s'amuser, ils jettent les malades dans leurs voitures, avec les morts qu'on leur lance des fenêtres. Les abandonnés, les femmes surtout dans les maisons vides ont plus peur des forçats que de la peste. Et, malgré le travail de ces derniers, des milliers de cadavres pourrissent sans sépulture !... Dieu merci ! je n'ai pas vu cela !... je n'ai pas pénétré dans les villes, mais ce que j'ai vu n'est pas moins épouvantable... »

Sur ces paroles, l'étranger s'interrompit, baissa la tête et parut comme écrasé sous le poids de ses souvenirs.

—Eh bien ! fit Cartouche, que ces tableaux intéressaient, continuez, je vous en prie. De quel spectacle avez-vous été témoin ?

—C'est, reprit l'inconnu, comme un rêve, un cauchemar...

« J'avais été chargé par un riche seigneur de la cour de me rendre dans un village de Provence visité par la peste et de m'y emparer de certains papiers dans une maison qui m'avait été désignée.

« Je fis près de dix lieues dans un pays devenu subitement désert. Je marchai sans rencontrer âme vivante. Il me semblait que le monde fût trépassé et que j'en fusse l'unique survivant et le seul héritier. Personne aux champs où les récoltes étaient abandonnées. Les animaux domestiques erraient en liberté et redevenaient sauvages. Je parcourus dix villages silencieux, abandonnés ou morts. Partout des cadavres sans sépulture attiraient de nombreux vols de corbeaux en attendant les loups. Presque toutes les maisons restaient ouvertes. Parfois j'y entrais pour chercher du pain. Un presbytère ouvert, abandonné, m'offrit un spectacle étrange. Le curé habillé était là, mais pourri ; la servante, sur un autre lit, en décomposition. Dans l'armoire ouverte je vis cinq cents livres en or, abandonnées.

—Eh ! eh ! fit Balagoy.

Cartouche devina sa pensée et lui répliqua sèchement :

—Est-ce que l'or manque à Paris ?...

L'étranger poursuivit :

—Enfin je pénétrai dans la localité, but de mon voyage. Je consultai un plan que l'on m'avait remis et m'orientai. J'étais déjà familiarisé avec la mort et toutes les horreurs dont elle était accompagnée. Heureusement pour moi je n'étais pas sujet à la peur qui amoindrit notre nature et donne prise au fléau.

—Vous êtes brave ? interrompit Cartouche.

—Je n'ai jamais craint qu'une seule chose, monsieur.

—Laquelle ?

—Manquer d'argent.

—C'est bien parler, fit le chef de bandits.

—J'ai un drôle de caractère, reprit l'étranger. Ce qui épouvantait les autres me donnait le mépris de la mort. Dès mes premiers pas dans cette contrée désolée, j'apprenais à mépriser la vie, à voir le peu qu'elle est, avec toutes ses espérances et ses prétentions. Je rencontrais le riche pourri sur son trésor ; le travailleur tombé sur sa tâche commencée ; la femme fière de sa beauté mangée par les corbeaux moins noirs que sa belle chevelure, et près d'elle sa fille desséchée comme une fleur ou bouton. Triste fleur, qui avait été rose et prenait les teintes jaunes, noires et verdâtres des moisissures ou des mousses de marais. Quelles dérisions ! Ah ! que de prétentions, de peines et de vertus perdues !... Où était la laide ? Où était la belle ?... Où était le riche ?... Où était le pauvre ?... Ces cimetières à découvert, disséminés ça et là, comme sur un champ de bataille, mais sans traces de combat, ces coups traitres de la destinée sous le ciel bleu au sein des joies, des floraisons, des rires de la nature, me frappaient de stupéfaction et m'obligeaient à me dire : — Quoi ! la vie, la mort, ce n'est que cela, hier et demain !

« Parfois il me semblait qu'avant ce voyage chez les morts, j'avais ignoré la vie, je n'avais pas vécu. D'un moment à l'autre, la faux invisible qui avait couché ces populations pouvait m'atteindre... aurais-je vécu ?... »

« Non non, me disais-je ; je n'ai rien vu du monde. Je ne connais rien ; je ne sais rien ; je n'ai éprouvé ni les grandes joies de l'esprit, ni celles du cœur, ni même celles des sens... Ah ! je n'ai pas vécu !... »

« La Mort a ensemencé l'air que je respire des germes de la peste et je serai un épi de plus dans sa moisson, je vais tomber sous un de ces arbres ou dans un fossé, ou au fond d'une de ces maisons.

« Mais une autre voix intérieure répliquait : — Tu dois vivre ! La peste ne peut rien sur toi ! Tout le monde ne succombe pas. Il y a des natures réfractaires, et évidemment tu es de celles-là, puisque après plusieurs jours tu bois la contagion. »

« Alors avec une sorte d'exaltation furieuse, je me promettais de profiter de la leçon et de tenir dans toute sa plénitude le sens qu'on attache à ce mot : vivre ! Désormais n'étais-je pas riche ? Tout ce qui m'entourait n'était-il pas à moi : j'étais l'héritier de la peste !... Je n'avais qu'à puiser dans les armoires et les coffres.

« Cette idée, messieurs, je le sais bien, était criminelle, mais dans le milieu et le moment où j'étais, je ne pensais point comme ici, à cette heure. Sous l'impression d'une situation sans analogue, j'allais comme un homme ivre, et, bien que je sois un honnête homme qui n'ai jamais fait tort d'un sol à son prochain, je trouvais alors tout simple et tout naturel de me constituer, comme je vous le disais, l'héritier de la peste.

—Allons donc ! pas tant d'exuses ! fit Cartouche. A voter place j'aurais rempli mes poches.

—Et un sac, ajouta Balagoy.

—Mais, reprit l'étranger, comment auriez-vous fait pour emporter tant d'or, d'argent et de bijoux ? J'y songeais aussi et je me proposai de remplir un tonneau ou une caisse et de l'enterrer dans un endroit écarté où plus tard après la peste, avec une voiture, j'aurais pu revenir le chercher.

—A la bonne heure ! approuvèrent nos héros.

—Ce fut dans ces dispositions que je franchis le seuil de la

maison que je cherchais. Je passai d'abord sous une porte cochère qui donnait accès dans une cour plantée de platanes. Au fond de cette cour ombreuse, la maison de deux étages, avec sa haute toiture, avait une apparence riche qui me réjouit tout d'abord.

« La porte, élevée de plusieurs marches et surmontée d'un balcon de fer, était digne d'une maison noble. Ainsi que partout cette porte n'était point fermée ; je n'eus qu'à en tourner l'olive et je me trouvai dans un vestibule où quelques objets, dans un désordre familial, eussent donné à croire qu'on venait de les jeter là. Un doute traversa mon esprit : « Si les habitants sont là, que leur dirai je ?... »

« Mais, avant d'avoir imaginé une explication, je pénétrai résolument dans l'intérieur. L'odeur bien connue de la peste me souleva le cœur en m'assurant que l'habitation n'était plus qu'un vaste tombeau.

« Je fus étonné de l'exactitude du plan dont on m'avait muni ; non seulement chaque pièce, mais le moindre meuble s'y trouvaient indiqués. Il y avait un trait rouge dans un angle d'une chambre à coucher avec cette désignation : « chiffonnier, » et je trouvai sans peine ce petit meuble.

« Il était fermé à clef, et très solide ; je dus chercher un outil pour le forcer. Dans un tiroir il y avait une boîte remplie de vieux bijoux, des bagues usées, des objets de peu de valeur ; dans un autre enfin un petit paquet cacheté sur lequel je lus malgré l'obscurité du lieu : « Correspondance à ma mère. » C'était ce que l'on désirait à Paris. Je le mis dans ma poche.

« Mais au même instant, et tandis que je m'emparais du précieux dépôt, j'entendis derrière moi le parquet craquer légèrement et tout à coup une main de glace s'abattit sur mon épaule.

« Un frisson me parcourut de la tête aux pieds. Je n'osai me retourner, mais par un effort suprême je me jetai de côté. La main, appesantie sur moi, retomba le long des flancs du mort qui m'avait suivi.

— Comment le mort ? » fit Cartouche.

— Certainement ce pestiféré n'était plus un être vivant et il me fit l'effet d'un fantôme. C'était un long corps décharné et verdâtre, dont les tumeurs apparaissaient sous une chemise en lambeaux. Ses jambes, ses bras de squelette, sa peau desséchée comme un parchemin ; ses lèvres blêmes et muettes sur sa bouche dénuée ; ses yeux sans lumière composaient l'ensemble le plus effrayant que l'on pût rencontrer dans un cimetière. Il était debout, il s'était levé pour moi de sa couche funèbre et se tenait sur mon passage.

« Le renverser eût été facile... mais si j'étais un voleur, je n'étais pas un assassin... je reculai devant lui. Il étendit encore le bras en se penchant vers moi... j'étais adossé à une fenêtre ; je l'ouvris et sautai dans la cour. Saisi d'une terreur folle, je me pris à courir et je ne m'arrêtai que bien loin du village.

« J'étais bouleversé, anéanti. Je ne sais comment dans cet état pitoyable je n'attrapai point la peste. Il n'en fallait pas davantage. Lorsque je revins à moi, je songeai au péril et je marchai plusieurs heures sans m'arrêter... La nuit était venue, sa fraîcheur me remit et me rendit des forces. Je ne pris presque aucun repos avant le jour. Adieu projets de fortune ! Après ce qui m'était arrivé, je ne songeai plus à déponiller les morts... Mais déjà d'autres y songeaient pour moi... et dans plus d'un village, en m'en retournant, je vis des pillards en train de dévaliser les maisons abandonnées.

— Ainsi, demanda Cartouche, vous n'avez rien mis de côté ?

— Rien.

Balagoy haussa les épaules, avec autant de mépris que d'indignation.

Dopuis longtemps nos voyageurs avaient quitté Ohelles et ils traversaient les bois mal famés qui de Montfermeil s'étendent jusqu'à Bondy. L'ombre qui tombait des grands chênes et aussi des bruits suspects provoquèrent quelques réflexions au sujet des rôdeurs de bois.

— Puisque vous êtes revenu les mains vides, reprit Cartouche, vous n'avez rien à craindre des voleurs.

— Pardon... Et ma cassette ?

— Vos papiers pestiférés... mais, mon cher, vous qui vous dites honnête homme et qui vous êtes fait scrupule de ramasser une fortune parce qu'elle ne vous avait pas été léguée en bonne et due forme, comment, sans hésiter, apportez-vous la peste à Paris ? mais c'est un crime cela !

L'étranger parut confus et répondit d'un accent troublé :

— La personne qui m'a chargé de prendre ces papiers en saura le danger et pourra s'entourer des précautions nécessaires.

— Lesquelles ?

— Celles que prennent les chimistes pour manier des poisons subtils. D'ailleurs ces papiers, ils ne veulent pas les conserver, ils veulent les détruire, après en avoir pris connaissance.

— Oui-da ! fit Cartouche. Il y a dedans quelque mystérieuse et coupable intrigue.

— Cela ne me regarde pas.

— Comment se nomme la personne qui vous a envoyé dans le Midi voler ces papiers ?

A l'accent singulier que Cartouche donna à ces paroles, son interlocuteur parut inquiet, cependant il répondit avec fermeté :

— Je ne puis vous le dire.

— Je voudrais le savoir cependant.

— Que vous importe ?

— Le désir d'empêcher une mauvaise action ; car, je le répète, au fond de votre affaire, il y a quelque ténébreuse et criminelle entreprise.

— Je vois avec regret que j'ai eu tort de m'ouvrir à vous et de vous raconter mes aventures.

— Vous n'aurez pas à vous en repentir si vous continuez à user de la même franchise. Voyons, parlons sérieusement et sans détour. Dans une heure, nous serons à Paris ; il faut auparavant que je sache à quoi m'en tenir.

— Il y a deux choses que je dois vous taire, monsieur ; c'est le nom de l'endroit d'où je viens et celui de la maison où je vais.

— Si je vous achetais ce secret ?

— Je ne puis vendre ce qui ne m'appartient pas.

— Vous êtes entêté, fit Cartouche.

— Pour cela, oui, monsieur.

— Tant pis pour vous.

— Pourquoi ?

— Parce que cette cassette que vous ne voulez pas vendre, on pourrait vous la prendre. Vous oubliez donc où vous êtes ?...

— Vous voulez me faire peur, fit l'étranger qui en réalité sentait redoubler son inquiétude.

— Vous êtes dans la forêt de Bondy, un endroit où la maréchante ne s'aventure pas volontiers, surtout le soir. — Et vous ne savez pas avec qui vous êtes.

— Avec d'honnêtes gens, je pense.

— Non, avec deux bandits ?

—Oh ! quelle plaisanterie !

—C'est la vérité pure. Mais vous avez l'honneur de voyager avec des bandits de distinction, qui ne sont pas les premiers venus. Je vous ai promis d'être franc. Apprenez donc que vous êtes avec Cartouche et son lieutenant. Vous ne me croyez pas ?

—Ce me serait difficile.

—Eh bien vous allez en être convaincu.

En parlant ainsi, Cartouche arrêta son cheval et dit quelques mots à l'oreille de son lieutenant. Celui-ci se leva.

—Que faites-vous ? s'écria l'étranger.

Balagoy se penchait vers lui et, tandis que son chef saisissait l'inconnu par les pieds, il le prenait sous les bras et l'enlevait.

—Ne bougez pas ou je vous tue.

Mais la vigueur de Balagoy était telle, qu'elle ne souffrait guère de résistance. Et, soulevant l'homme assis près de lui, il le jeta sur le chemin.

—Il en sera quitte pour une courbature, dit Cartouche en reprenant et en fouettant son cheval. J'en suis vraiment fâché, ce n'est qu'un pauvre diable... A la première maison nous donnerons la pièce pour qu'on aille le chercher... Enfin je veux savoir le secret de ces papiers empoisonnés.

Une demi-heure plus tard, le daron du « Pistolet » était de retour dans sa capitale.

QUATRIÈME PARTIE — LES HÉRITIERS DE LA PESTE

I

ROZY LE CRAQUEUR

Le malheureux jeté sur le chemin de Bondy, par un procédé que Balagoy estimait plein d'humanité, se nommait Rozy. Tête faible, créature éprouvée par de longues misères, fatalement, parce qu'elle n'était pas née à l'abri au sein d'une famille aisée.

Rozy, à trente-cinq ans, en paraissait quarante-cinq. Sa volonté s'était usée à lutter contre les assauts répétés de la misère, et ne leur résistait plus. Las de lui-même, il se donnait volontiers un maître. L'amour-propre était son moindre défaut. Quand on a reconnu qu'on ne peut rien par soi-même, on s'abandonne facilement :

« Prenez-moi, disposez de moi, moyennant un salaire qui me permette ensuite de terminer tranquillement ma triste carrière. » Tel était Rozy.

En tenant tête à Cartouche, il n'avait pas cru être jeté par-dessus bord. Il s'était cru avec d'honnêtes gens et avait voulu paraître autant qu'eux. S'il avait su être avec le véritable Cartouche, peut-être eût-il tenu un autre langage.

Il devait à son intempérance de langue le surnom de « Craqueur. » Il était très expansif et ne savait rien garder pour lui ; ou, si l'on veut, il pensait et rêvait tout haut ; — mais, comme bien des bavards, il ne compromettait que lui.

Un jour M. de Méran, ayant fait arrêter son carrosse, quai des Augustins, s'était engagé dans la cohue que formait sur le Pont-Neuf, à certains jours de la semaine, la louée des domestiques.

Il eût pu envoyer son intendant à sa place ; il eût été plus convenable pour un grand seigneur de son rang de ne pas aller chercher un valet à cette sorte de foire, où ne se trouvait que le rebut des gens de maison. Mais il voulait voir de ses yeux, choisir, et louer un individu d'aptitude spéciale.

Il chercha parmi les plus délabrés en évitant ceux qui avaient l'air trop canaille. Il lui fallait un misérable qui sous sa guenille gardât encore un certain fond d'honnêteté. Il s'arrêta à Rozy, dit le Craqueur, qui avait l'air plus malheureux que malhonnête, et l'ommona.

On sait pourquoi.

Après avoir chauffé son zèle par la promesse d'une riche récompense, il le chargea d'aller, au Viguiier en Provence, voler des papiers de famille.

Il savait que la peste ravageait la contrée, que le Viguiier était fortement désigné et il comptait sur le désordre causé par le fléau pour le succès de sa tentative. Le désastre, on l'a vu, était encore plus grand qu'il ne l'avait pensé.

Rozy, après avoir accompli avec courage son voyage chez les pestiférés et avoir échappé à cent dangers, avait fait naufrage au port.

Il était resté trop longtemps sans rien dire et, à la première occasion de se dégourdir, sa maudite langue l'avait perdu. Les gens payés par Cartouche pour aller le ramasser le trouvèrent au milieu du chemin, assommé par sa chute, mais heureusement sans fracture.

Le lendemain, remis sur jambes, il se décida à descendre dans Paris et à aller conter sa mésaventure à M. de Saint-Méran. A sa mine piteuse, celui-ci comprit l'avortement de sa tentative. Aux premiers mots de Rozy, il entra en fureur.

—Effronté coquin ! lui dit-il, tu n'es pas allé là-bas !

—Si, monsieur, je vous le jure.

—Croit-on tes pareils sur parole ! Tu n'as pas bougé de Paris.

—Monsieur, ayez la patience de m'écouter et vous serez convaincu que j'ai accompli la mission dont vous m'avez chargé. Je suis allé au Viguiier ; j'ai pénétré dans la maison désignée sur le plan que vous m'avez remis ; j'ai forcé les tiroirs du chiffonnier et enlevé les papiers sur lesquels j'ai lu « Correspondance de ma mère. » Un mourant s'est relevé pour m'arrêter ; j'ai fui. Je suis revenu sans malheur, sinon sans danger, jusqu'à Bondy et là j'ai été volé par Cartouche.

—A d'autres, de pareilles fables !...

—Monsieur, je ne vous demande rien. J'ai voulu vous prévenir de l'accident qui m'est arrivé, mais j'aurais pu m'en dispenser.

—Mais tu n'es pas vêtu pour tenter un voleur.

—Je n'ai pas à me disculper ou à me défendre. J'ai dit ce que j'avais à vous apprendre ; je m'en vais, monsieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Un instant, animal, reprit de Saint-Méran. Explique-toi.

—Faut-il que je raconte à monsieur tout ce qui m'est arrivé ?

—Sans doute, parle, te dis-je.

Le Craqueur raconta son voyage et sa rencontre de deux voyageurs, qui, après s'être montrés très honnêtes, avaient surpris sa bonne foi et en lui déclarant qu'ils voulaient sa cassette, lui avaient dit qu'ils s'appelaient Cartouche et Balagoy.

—Ils ont eu pitié de moi, ajouta Rozy, car ils auraient pu me tuer. Bien mieux, à la première maison qui s'éleva sur la lisière du bois, les bandits avaient payé pour qu'on vint à mon secours.

On ne pouvait unir plus d'humanité à plus d'indélicatesse et rien dans leurs procédés n'annonçait des brigands ordinaires.

M. de Saint-Méran, ayant écouté Rozy avec attention, finit par le croire. Sa colère se calma avec la réflexion et il chercha

aussitôt les moyens qui, selon lui, pouvaient réparer la perte de ses papiers.

—Écoute, dit-il, je te garde à mon service, si tu t'engages à réparer le mal dont tu es la cause involontaire. Il est probable que les voleurs, après ce que tu leur as dit, craignent d'attraper la peste et jettent les papiers au feu ; mais il est possible qu'ils aient l'audace d'en prendre connaissance... D'ailleurs ces papiers enfermés dans un meuble bien clos ne contiennent peut-être aucun germe contagieux. En tout cas et dans l'ignorance où je suis de ce que l'on peut en faire, je n'ai plus qu'un parti à prendre, c'est de supprimer la personne qui peut en faire usage contre moi.

« Cette personne est à Paris ; rien de plus facile que de l'atteindre. Elle se promène tous les jours dans un endroit populaire. Si c'était un gentilhomme, j'en aurais raison par l'épée. C'est un roturier. Il tombera sous le poignard... »

Rozy à ces paroles frémit d'horreur. Saint-Méran, qui l'observait, dit avec vivacité :

—Tu trembles ?

—Je l'avoue, monsieur.

—Je te croyais plus brave.

—Le poignard n'est pas mon arme. Je n'en ai jamais fait usage. C'est une arme de traître et de lâche.

—En préfères-tu une autre ?

—Je ne connais que les armes de combat. Je me suis battu souvent dans ma vie et j'ai plus d'une fois tué mon adversaire, mais jamais par surprise et sans qu'il fût sur la défensive.

—Très bien, mon gargon. Je vois que tu as été soldat.

—Oui, monsieur.

—Tu sais manier un sabre ou une épée, n'est-ce pas ?

—Je m'en flatte.

—Eh bien, Rozy, c'est tout ce qu'il nous faut. Que m'importe que l'individu périsse d'une façon ou d'une autre pourvu que j'en sois débarrassé ! Je ne tiens pas au poignard et je congnois tes répugnances. Ne m'en veux point de n'avoir pas deviné chez toi certaines délicatesses. Mais tu ne recules point devant une querelle ?

—Non, monsieur.

—Au besoin, si je t'en priais, la bourse à la main, tu saurais la faire naître ?

—Oela, monsieur, ne se refuse pas.

—A la bonne heure ! Tu es un brave gargon. Pourvu que la querelle soit sérieuse, comme ton adversaire ne sera pas très redoutable, je te le garantis, tu peux lui servir un maître coup d'épée qui l'étende raide sur le carreau.

—Monsieur, à parler franc, cela est possible, mais cependant j'aimerais autant n'en rien faire. Vous savez que je n'ai pas le droit de porter l'épée ; rien que pour cela je puis être mis en prison.

—Bagatelle !

—Vous n'ignorez pas, monsieur, que, si je tue mon homme, j' serai recherché par la police et peut-être pendu...

—Oui, je sais, fit M. de Saint-Méran avec ironie ; mais, mon ami, les gens de ton espèce finissent presque toujours par là, et d'ailleurs ce n'est pas plus terrible que la peste. En somme, après m'avoir fait étalage de ton dévouement et avoir promis de réparer le malheur survenu par ton imprudence, tu te retires et me refuses tout service.

—Monsieur, je n'ai pas dit cela.

—Réponds donc nettement : je vais te donner cinquante louis et, quand le moment propice sera venu et que je te dirai :

Veux-tu pour cent louis me débarrasser de tel homme ? que me répondras-tu ?... Oui, ou non ? ; Décide-toi sur-le-champ.

Rozy reculait instinctivement, mais la somme entremise le faisoit :

—Eh bien ! oui, dit-il.

(A CONTINUER)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

LA CONFESSION D'UN VIEILLARD

II

« Vous avez déshonoré ma mère, et il ne tiendrait qu'à moi de déshonorer ici, sous vos yeux, celle que vous nommez votre femme ! Vous avez rendu la lutte inégale entre nous, vous qui n'avez plus de mère, qui portez des cheveux blancs, et qui vous retranchez dans l'amour d'une compagne ! Vous avez eu l'infamie de croire à votre mensonge ; vous vous êtes imaginé qu'après m'avoir abusé de détours en détours, après m'avoir fait perdre la piste du vrai coupable, Dieu ne me remettrait pas dans le bon chemin, ce Dieu qui conduit tout, même le bras qui se venge ! Vous avez cru que votre masque ne tomberait pas, que tous vos jours se suivraient et se ressembleraient à l'avenir, comme ces gouttes de pluie qui tombent encore en ce moment une à une de vos branches. Misérable docteur, vous vous êtes trompé ! vous avez trop présumé du manteau de la science : ce manteau n'est pas si ample qu'il cache tout ! Répondez-moi, si vous en avez le courage. Quelles étaient vos perplexités secrètes en m'accompagnant pour m'égayer ? Quelles poignantes angoisses enduriez-vous en ayant l'air de vous employer à ma vengeance ? Les remords ne vous rongeaient-ils pas ? dites-le ! ou bien ce jeu cruel vous plaisait-il comme nouveauté de tortures ? Mais dites-moi donc que vous souffriez, dites-le ; cela peut-être vous sera compté ! »

—Encore une fois, monsieur, il y a quelqu'un de trop ici ; je ne parlerai pas devant elle. Vous ne pouvez, vous ne voulez pas punir une créature si digne de vos respects. Qu'elle parte, monsieur, qu'elle parte, je parlerai.

L'accent de vérité et de profond chagrin que M. Bertoin avait mis dans ses paroles, empêcha Georges d'insister. Il ouvrit lui-même à la jeune femme la porte d'une salle voisine, et, après avoir tourné la clef dans la serrure, pour que nul ne vint les interrompre, il s'en fut droit à M. Bertoin, qui demeurait à genoux.

—Maintenant, monsieur, je vous écoute. Libre à vous de vous relever ; il me suffit que votre femme vous vît la première dans cette posture de coupable. Encore une fois, songez à ne me rien farder de la vérité.

M. Bertoin, pâle et atattu, appuya sa main, pour se relever, sur le marbre d'une console : elle était aussi froide que ce marbre.

—Vous me demandez là, dit-il, jeune homme, une amère confession ; vous me la demandez quand je n'aurais voulu la faire qu'à Dieu, à qui seul je la devais ; n'importe, je la ferai. Le hasard, ou plutôt la Providence, cette impitoyable vengeresse de tout ce qui a un droit, vous a conduit chez moi, dans ma maison même, pour m'y voir agenouillé sur le seuil : voilà qui doit déjà vous satisfaire. Il y a peu d'hôtes qui reçoivent ainsi, monsieur ; mais nous avons changé de rôle, c'est vous qui êtes mon hôte. Oui, cette maison, je vous le dois ; oui, cette femme qui est la mienne, je la tiens de vous ; j'ai fait votre ruine, et

je n'oublierai jamais les bienfaits (il ne m'est plus permis de dire les vertus), m'était inconnue lorsque j'écrivis ces lignes. Je ne pouvais guère prévoir que la femme contre qui cette lâche insulte était dirigée, dût un jour, par un retour de la justice vous aviez tout combiné pour mon bonheur. Votre mère, dont divine, m'attirer chez elle, moi, son calomniateur et son bourreau ! C'est pourtant ce qui advint. Un parent de la comtesse R... votre mère, le Marquis de O..., avait ourdi contre elle cette odieuse trame ; un de ces hommes dont l'intrigue fait la vie, avait résolu peut-être de la tuer à jamais dans l'opinion, parce qu'elle avait refusé d'employer son crédit pour cet infâme. C'était là, n'est-ce pas, une méprisable vengeance ? L'anonyme fut son poignard. Mais il fallait l'aiguiser, il fallait le tremper comme un acier qui doit porter coup. Ce fut à moi que cet homme s'adressa. J'étais un misérable manœuvre dans ce temps-là, un marchand de phrases, forgeant sur l'enclume tout ce qui pouvait me faire vivre ; je me mis à sa discrétion, je lui ouvris quand il vint. J'avais assez vécu pour haïr, et jamais mon cœur ne s'était ouvert à l'espoir ; la misère en assiégeait les issues. Jeune, on m'avait fait partir pour les îles, où je n'avais puisé que des idées d'ambitions et d'indépendance ; de retour à Paris, il fallut vivre. Une méprisable facilité, une indifférence profonde d'opinions et de doctrines, me mit bien vite aux gages du premier venu ; je ne tardai guère à rassembler à ces écrivains publics dont on dirige la plume. Résolu à vivre de la sorte, au jour le jour, j'atteignis bien vite au succès ; il me flattait d'autant plus, qu'il ne m'obligeait à aucune croyance. Je jouais comme l'enfant avec cette arme dangereuse ; je risais le soir, avec des amis, après de pareilles journées. Comme je m'étais fait une loi de ne rien approfondir, et que l'on ne me mettait pas à trop bas prix, je ne faisais pas même attention à l'insulte journalière qui me revenait de droit, celle de ne jamais compter mon nom pour rien, pour le prix d'un service ou d'une haine. J'étais un exécuteur, on connaissait ma porte ; voilà tout. S'il m'eût fallu relire ce que j'écrivais, j'aurais peut-être faibli ; j'allais toujours devant moi. A présent, que vous dirai-je ? Un homme est venu, un soir d'été, chez moi, dans ma petite chambre de la rue de La Harpe ; il m'a donné quelques lignes à mettre en ordre. Ces lignes étaient des injures ; je lui dis de repasser. J'en avais beaucoup de commande : je l'oubliai, pour d'autres. Il revint. L'infâme biographie fut transcrite par moi, comme un thème par un écolier au collège. Ce même jour, il m'en souvient, je m'applaudissais d'avoir de quoi payer quelques dettes ; j'étais radieux, content ! Ce nom de femme noble, je l'avais écrit sous la dictée ; ce pamphlet, je l'avais composé sans haine. Instrument d'un dépit, je ne me doutais même pas de ce dépit ; j'étais le domestique d'une idée, j'assemblais des mots et des lettres au hasard. Hideuse insouciance qui me faisait croire au roman jusque dans la vérité ! Je n'étais plus un homme, j'étais une proie.

« Ma mère avait enfin ses jours de soleil. Mon escalier, haut et dur, s'abaissa bientôt ; j'obtins quelque renom et quelque fortune, grâce à des vers lancés dans le monde. Mon humeur avait changé, j'avais réfléchi, et j'étais devenu triste. Il me semblait qu'un écrit de la nature de ceux que je m'étais complu à accepter, était une tâche bien lourde ; je me repentai presque. J'allais m'éloigner et regagner la province, quand votre mère, ignorante de tout ceci, m'attira dans son château. Elle m'écrivait comme à un homme de lettres que l'on invite ; rien de plus. Cette invitation me parut banale ; j'en fus enchanté pour mes remords. Une seconde lettre me fut adressée ; elle ci

était pressante : son ton affectueux me parut un poids horrible. J'allais voir une femme que j'avais insultée mortellement, et qui ignorait mon crime ! Il me faudrait lui avouer tout, me jeter à ses pieds, comme me voilà aux vôtres, ou bien jouer un rôle hypocrite, un rôle cent fois plus vil et plus menteur. Ma fierté me fit pourtant prendre ce dernier parti.

« Je passerai sous silence l'accueil hospitalier que je reçus de madame votre mère, ses bontés pour moi, son obstination généreuse à me placer toujours au dessus de mon sort, sa protection délicate qui m'épargnait toujours le poids du bienfait. Elle ne soupçonnait en moi qu'un homme malheureux, tandis que j'étais un misérable ; elle semblait prendre à tâche de me combler : sa générosité m'accablait. Pour la première fois je connus, monsieur, le supplice de la conscience ; je rougissais et pâlisais tour à tour devant cet ange de vertu. Vingt fois je fus prêt à partir, à lui dévoiler par écrit ce secret odieux. L'air que je respirais chez elle était devenu un poison pour moi. Je savais que la plupart de ces misérables biographies avaient été brûlées dans un incendie, survenu chez l'homme chargé de les faire écouler dans le public, avide alors de scandales de cour et d'anecdotes impudentes ; mais je n'ignorais pas non plus que ce parent si cruellement lâche en avait infecté les meilleures maisons. Parfois, il me prenait envie de m'enquérir du lieu où il se cachait ; mais l'assiduité de ces recherches pouvait appeler l'attention sur moi, et j'avais assez d'ennemis pour craindre la malignité des conjectures.

« Sur ces entrefaites, je fis la connaissance d'une jeune personne, qu'une de mes parentes, directrice d'un pensionnat à Passy, avait prise pour sous-maîtresse. C'était dans un de mes voyages loin du château de madame votre mère ; ce château, où j'étais arrivé tout d'un coup à un degré de considération refusé à des hommes qui valaient mieux que moi, et dont le contact ne faisait que me rendre plus vil à mes propres yeux. Je ne me doutais guère que l'amour pût jamais rentrer dans mon cœur usé et flétri : il y avait longtemps que j'avais dit adieu aux illusions de mon passé. Anna, jeune et belle créature, m'apparut comme un ange de rédemption ; elle rouvrit mon âme à toutes les espérances. Je me prosternai presque devant elle quand je la vis : c'était un premier rayon dans ma nuit ; je compris que je pourrais encore vivre. Je la demandai en mariage à cette parente. On me la refusa. J'insistai ; je ne pus rien obtenir. Trop vieux pour lui plaire, je ne désespérais pas cependant, lorsque s'offrit une occasion de la sauver. Un jeune lord, qui n'avait fait que l'entrevoir au pensionnat, avait résolu de l'enlever ; il l'abusait par une fausse promesse d'alliance, fiancé lui-même à la sœur du duc d'Y..., à laquelle il devait s'unir dans deux mois. Comme il ne voulait pas se départir de la conquête d'Anna, il trouva plus simple de l'enlever. J'avais tout prévu, et je fis échouer son projet. Celle que j'arrachais ainsi à la honte m'en eut gré ; elle oublia que l'homme qui la sauvait n'avait rien de la jeunesse de son ravisseur, que les rides l'avaient atteint, et qu'il n'était peut-être, d'ailleurs, vertueux que par calcul d'égoïsme.

« Mais j'aimais Anna, je l'aimais, monsieur ! Après ces horribles bouleversements, il me fallait bien un peu de calme ; après la poussière du chemin, la fraîcheur de la source. Ma femme ramena bientôt chez moi la croyance à des jours meilleurs, l'amour du bon et du beau. Grâce à elle, j'arrivai, par le repentir, à la vertu. Brillante étoile qui me montrait la route, piscine salutaire qui lavait toutes mes souillures ! Mon ambition désormais était de rentrer dans l'obscurité. Les souvenirs littéraires m'importunaient ; je ne songeai plus bientôt qu'à une chose, à

me retirer du bruit et à cultiver en paix cet humble jardin. Je me fis une vie nouvelle ; le matin, j'allais chez vous lorsque vous m'y attiriez ; le soir, je rentrais dans cet intérieur, où dormait toute ma joie. Je renaisais auprès d'Anna à toutes mes illusions ; son estime remplaçait pour moi celle de ma propre conscience. Je n'étais plus un homme brillant, dangereux par son esprit, un de ces écrivains dont les épigrammes font la gloire ; je ne raturais plus des mots. J'étais un botaniste retiré dans mes étiquettes de plantes ; je ne voyais plus qu'elle et vous. Par vous, monsieur, je recevais du moins quelques nouvelles de ma protectrice ; par vous, je me confirmais dans l'idée qu'elle ignorait toujours cette horrible histoire. Jusque là, Dieu lui-même m'avait pris en pitié. Maintenant qu'avez-vous fait ? et qui m'eût dit que ce serait au milieu de ces paisibles loisirs que vous viendriez me demander compte de ma faute ? Mais vous êtes dans votre droit, parlez ; qu'exigez-vous ? Je suis prêt. Par pitié, seulement, n'en dites rien à Anna.

— Rassurez vous, monsieur, c'est assez de vous livrer à votre conscience. Qu'elle soit à la fois votre juge et votre bourreau ! Je ne vous demanderai pas même de rétractation, puisqu'en tout ceci vous ne fîtes qu'un instrument, et que votre instigateur, le marquis de C... n'est plus.

M. Bertoin poussa un cri de surprise. Georges reprit :

— Si il n'est plus, vous demeurez comme exemple de cette éternelle justice des sociétés qui se vengent. L'arme terrible dont vous avez fait usage retombe, vous le voyez, de tout son poids sur votre tête quand vous y pensiez le moins. On ne touche pas impunément à cette hache ; tôt ou tard on récolte l'épave dans le champ ensemencé d'ivraie. Le déclin d'une vie comme la vôtre ne pouvait pas être calme. Il est un temps donné où Dieu et la société vous demandent des comptes. Vieillard, étiez-vous prêt à rendre les vôtres ? Qui vous condamnait à cet infâme métier, digne au plus de la paresse d'un méchant ? Quel instinct vous disait d'assassiner en riant, et de distiller le poison sans savoir seulement quelles lèvres iraient se frotter au vase ? Ma mère ! ah ! monsieur, vous lui auriez donné le coup de la mort par ces mensonges ; la vie d'une mère est dans l'honneur de son fils, dans les sentiments de vénération qu'elle légue à toute sa race. Et qui vous dit, imprudent coupable, que la calomnie n'ait pas entamé cette pure vertu ? Qui vous assure de l'oubli complet de cette œuvre infâme ? Dans vingt ans peut-être, et lorsque mes cheveux auront blanchi comme les vôtres, ce pamphlet ne pourra-t-il se voir ressuscité, ce phénix honteux ne renaîtra-t-il pas de sa cendre ? Mon sang bouillonne rien qu'à cette idée. Songez, monsieur, que l'avantage d'être noble se paye par tant d'enne-mis ! La calomnie est une monnaie qui a toujours son cours, frappée à l'encontre de vertus nobles et hautes. Souvent on la croit morte, et la voilà qui revient bourdonner à vos oreilles plus furieuse que jamais, cette guêpe qui pique jusqu'à la face des morts. Allez donc demander pardon à un tribunal humain, d'un crime qui peut vous survivre ! Espérez miséricorde, lorsque votre poignard fut sans merci !

La voix de Georges allait s'éteignant comme un glas fanebre. Le professeur n'osait lever les yeux, ni implorer son pardon ; il demeurait sous le poids de cette sainte colère, de cette justice filiale qui lui avait fait ployer le genou. Georges remarqua deux grosses larmes qui se faisaient jour à travers les cils gris de M. Bertoin. Le professeur tournait le dos à la cheminée, et considérait le portrait de sa femme, suspendu entre les deux croisées du cabinet. Dans certaines douleurs, il y a souvent une grande noblesse. La douleur de cet homme émut Georges,

parce que M. Bertoin avait fait constamment bon marché de lui-même pour ne s'inquiéter que d'Anna. Georges en venait à se dire que M. Bertoin était peut-être assez puni en voyant cette honte infligée à son sentiment le plus secret et le plus intime. Comment oserait-il aborder, à l'avenir, cette femme qui avait vu ses jeunes années aux siennes ? Une fois fière et honnête comme celle de Georges repoussait toute idée de réconciliation avec ce coupable ; mais il avait pitié de ce vieillard voué désormais au mépris de cette campagne qui en avait entendu assez pour soupçonner l'étendue de sa faute. En amour, il n'y a guère d'intéressant que ce qui est fou : la folie de M. Bertoin remuait l'âme de Georges. Les hommes corrompus par leur état dans la société, arrivent à la vieillesse avec l'empreinte de leur vice ; la vieillesse de M. Bertoin n'offrait qu'une stricte probité de cœur. Il aimait sa femme d'un amour profond ; il paraissait devoir se tuer le jour où il la perdrait.

Après avoir examiné cet homme quelques minutes en silence, Georges prit violemment son chapeau, qu'il enfonga sur ses yeux, et sortit.

Une fois seul, M. Bertoin courut à la porte de la salle voisine, il appela sa femme. Ne la trouvant pas dans cette pièce il en traversa deux autres : elle n'y était pas. Il monta au premier étage et au second sans la rencontrer ; alors il redescendit dans le verger, où l'ombre du soir commençait à s'étendre, et courut droit à un petit bosquet, son atri ordinaire contre les chaleurs d'été. Le banc était vide, un bouvreuil y sifflait chalemment. Le tabouret de canne qui recevait les petits pieds d'Anna demeurait encore posé sous la table en marbre du bosquet. M. Bertoin reprit le chemin de sa maison, et retourna vers la pièce attenant au cabinet ; il commençait à concevoir de vives inquiétudes. Son regard se porta machinalement sur le rebord de la fenêtre. Il y trouva une lettre cachetée de noir ; il se hâta de l'ouvrir, et lut ce qui suit :

« Adieu, adieu éternel à vous qui pourtant m'avez sauvé ! J'étais près de cette porte, monsieur ; c'est de là que j'ai tout entendu. Je ne juge pas votre action ; mais je ne pourrais plus vous aimer après un pareil aveu ; et, comme mon amour n'a jamais été que de l'estime, faite de ce bien à vous donner, je me retire. Adieu, monsieur ; ne recherchez pas mes traces : c'est dans l'asile d'où vous m'avez tiré que je rentre ; c'est là que je prierai Dieu pour vous. Près de vous, je n'aurai pas connu l'amour, mais la pitié ; la mienne vous est bien acquise. Adieu pour toujours ; nos liens n'étaient pas plus faits pour vous que pour moi.

« ANNA. »

Le trouble où cette lettre inattendue jeta le professeur ne saurait se rendre. Il tomba inanimé sur le parquet ; ses jambes lui refusaient tout service. Il voyait un abîme entre cette possession de plusieurs années et cette perte soudaine... Comme un homme dont la chaise se briserait violemment, il demeurait encore sous l'impression galvanique de cette secousse, l'œil baigné de larmes, et ne pouvant s'arrêter à aucun projet. Enfin il eut la force de sonner, et son jardinier le porta jusqu'à son lit.

Ce fut un triste réveil que celui de M. Bertoin. Le soleil dardait à peine ses rayons à travers les persiennes, qu'il se hâta de fuir cette maison naguère si riante, pour se diriger vers Passy. Dans la voiture publique qui devait l'y conduire, montèrent deux ursulines. En tout autre instant, M. Bertoin eût remarqué leur jeunesse et leur beauté ; elles avaient trente ans à peine, un air de simplicité charmant, les mains blanches, le parler timide. Cette voiture se trouvait ainsi embaumée dès l'abord par les

deux sœurs ; la plus jeune portait un livre d'offices, l'autre un petit paquet contenant sans doute des hardes. M. Bertoïn n'y fit aucune attention et se hasarda sur l'impériale, malgré son âge. Le trajet fut court, mais trop long cette fois pour l'impatience de M. Bertoïn, qui se rendait à ce pensionnat de Passy, dirigé jadis par une de ses parentes, et qui avait été vendu à d'autres acquéreurs, depuis trois ans. Du plus loin que le professeur aperçut les poutriers suisses du jardin qui s'élevaient en amphithéâtre, près du pont d'Iéna, un soupir s'échappa de sa poitrine : c'était en ce lieu qu'il avait pour la première fois entrevu Anna ! Depuis longtemps il n'était pas revenu sous ces embrages ; il les évitait presque comme s'ils eussent dû lui faire souvenir qu'il n'était plus jeune... A quelques pas de la grille, il demanda au conducteur ce que signifiait la croix noire qui la surmontait.

— Cela veut dire, monsieur, que c'est, à l'heure qu'il est, un joli couvent d'ursulines. Regardez plutôt, en voici qui traversent le jardin et descendent les escaliers pour venir au devant des deux sœurs que je leur amène.

Un nuage s'étendit sur les yeux du professeur ; il venait de demander à cet homme le nom des deux novices, et sur la feuille de départ il avait lu le nom d'Anna.

— Arrêtez ! cria M. Bertoïn.

Mais le marchepied s'était déroulé déjà, et de ces marche-pied s'étaient élancées les deux novices, escortées de l'économique de la maison, qui avait tourné lui-même le bouton de la voiture.

Le malheureux vicillard ne put reconnaître Anna qu'au moment même où la grille se refermait sur elle. Le portier en tirait les verrous en grande hâte.....

Dans mes rares promenades au Jardin des Plantes, il me souvient d'un homme assez bizarrement vêtu qui se tenait au soleil devant la loge des tigres. Il souriait d'un air triste au gardien, quand celui-ci venait l'avertir qu'il était temps de se retirer. Rentré plusieurs mois dans une maison de fous dirigée par le docteur Voisin, à Vanvres, il en était sorti sous la caution d'un vieux jardinier qui l'avait jadis servi, et qui maintenant était devenu son guide. Ce jardinier lui lisait ses lettres, car le vicillard était à demi aveugle, et ne sortait qu'avec un large garde-vue aussi sale et aussi huileux que celui d'une lampe... J'eus une fois la curiosité de m'approcher de lui et de le contempler de près : c'était une véritable ruine... Comme on fermait les grilles en ce moment, il venait de hâter le pas. Je le suivis par les quais jusque vers le pont Saint-Michel. Arrivé à l'un de ces parapets qu'encombrent les étalages des bouquinistes, il promena sa main ridée, avec le tact distinctif des aveugles, sur quelques brochures poudrées, et, en ayant saisi une liasse ficelée dans le format in-dix-huit, il la jeta précipitamment dans l'eau... Le bouquiniste s'emporta. L'homme tira de son gousset une pièce de cinq francs qui le fit taire... Il paraissait ému comme après un élan de colère ou de joie... Le jardinier le voyant près de faiblir, hâta de la voix un fiacre qui passait, et l'y fit monter...

Les lueurs du soleil couchant éclairaient alors la Seine... La liasse y surnagea d'abord, puis ne tarda pas à s'y abîmer. Le vicillard avait levé la glace du fiacre, et regardait le fleuve avidement...

— Voilà un singulier bibliophile ! soupira l'étalagiste.

— Vous n'y êtes pas, voisin, lui dit un autre : ce sera plutôt qu'un auteur furieux d'avoir trouvé son édition entière sur les quais...

ROGER DE BEAUVOIR.

M. le président. — Vous êtes inculpé de vous être fait servir à manger chez un restaurateur, sachant que vous n'avez pas de quoi payer.

Le prévenu. — Oui, monsieur le président.

— Et cependant vous avez quarante-trois ans ; vos antécédents sont excellents et vous appartenez à une honorable famille. Comment se fait-il que vous vous soyez laissé aller à commettre un semblable délit ?

— Hélas ! monsieur, je n'avais pas de travail, et depuis deux jours j'avais faim.

Le président appelle le greffier, lui dit quelques mots à voix basse et lui glisse un petit paquet dans la main. Le greffier quitte un instant la salle, puis revient un moment après.

M. le président. — Appelez le premier témoin.

C'est le gargotier, qui donne son nom et son adresse.

— Monsieur, vous avez été désintéressé ?

— Oui, monsieur.

— Persistez-vous dans votre plainte ?

— Non, monsieur le président, puisque j'ai été payé.

M. le président. — Monsieur le procureur de la République ?

Le substitut. — Je renonce à poursuivre.

M. le président. — Gardez, mettez le prévenu en liberté.

Le président avait lui-même désintéressé le restaurateur, afin de pouvoir acquitter l'accusé !

Voilà un magistrat comme on en voit peu.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Epouse — Insurgé contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants. — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'EMPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnements d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE, Éditeurs,
Boîte 1986. No 475 Rue Craig, Montréal.